

Cultures, Institutions et Changement Social

John Waterbury

*Coexistence des langues et des cultures dans l'espace euro-méditerranéen
Université Saint Joseph
27-28 Septembre, 2002*

Je suis très reconnaissant aux organisateurs de ce colloque de m'avoir fait sortir de ma cage de fonctionnaire-en-chef de l'AUB pour respirer encore une fois l'air un peu raréfié de l'académie. Je suis, en même temps, quasiment paralysé par le défi de laisser derrière moi, pour quelques instants, le monde des aides-mémoires, études de faisabilité, et les dossiers du personnel.

Je devine que derrière le titre de cette conférence - les langues et les cultures dans l'espace euro-méditerranéen - il y a la recherche, constamment relancée, d'un lieu commun entre cultures et comportements apparemment différents. La crise, si elle en est une, marquée par le triste jour du 9/11/01 et sa suite, n'est que la continuation d'une crise qui date depuis plus de 80 ans, selon Osama Bin Laden, ou plus de mille ans selon ceux qui insistent sur une incompatibilité profonde entre l'Islam et le Christianisme.

J'imagine que personne parmi nous ne partage ni l'un ni l'autre des ces points de vue. En ce qui me concerne, j'ai appris tôt et continuellement que la culture est une 'chose' sans frontières bien délimitées, construite de contradictions intérieures, et en changement constant. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas une certaine continuité dans les cultures, mais cela veut dire que l'influence de la culture sur les actes et les préférences de ceux qui sont ses héritiers n'est jamais certaine, jamais fixe.

Comment peut-il en être autrement? Je laisse avec plaisir et soulagement au Père Abou un examen plus profond de la définition anthropologique de la culture, mais, pour ma part, je vous rappelle la définition dans Le Petit Larousse: la culture est l'ensemble des structures sociales; l'ensemble des convictions partagées; l'ensemble des connaissances. Chacun de ces termes comprend un monde; comment savoir ce qui est Islamique dans les connaissances ou structures sociales d'un Egyptien et ce qui est Pharaonique, ou, si l'on puisse dire, nilotique? Comment savoir ce qui est Chrétien dans les convictions partagées des Français et ce qui est Gaulois dans le sens Astérixien du terme?

Quand on parle de conflit entre cultures, l'image qui vient à mon esprit est un combat entre éponges.

De l'étude de l'économie et de l'économie politique, nous devons le concept de frais ou coûts de transactions. Si, dans les échanges économiques et sociaux, les transactions n'ont pas lieu volontairement, les frais de transaction augmentent rapidement parce qu'ils demandent l'emploi de force et de surveillance pour assurer que les termes de la transaction (par exemple un contrat) sont appliqués et respectés pendant sa durée. Douglass North, parmi d'autres, pose la question pourquoi et en quelles circonstances pourrait-on attendre l'adhérence volontaire, non coercive aux ententes, accords, et contrats?

La clef pour lui sont les institutions dans le sens le plus large du terme c'est-à-dire,

l'ensemble des règles formelles, ententes implicites, prévisions formées, lentement, par les habitudes et le comportement réciproque.

Aucun agent de police, aucun avocat, aucun juge n'est nécessaire pour que les anticipations mutuelles soient réalisées. Les institutions dans ce sens sont les produits des cultures, et, de la même façon, influent sur l'évolution et le changement des cultures. Pourquoi certaines institutions sont-elles plus enracinées dans telle ou telle culture plutôt que dans d'autres?

Comment est ressenti le poids des circonstances sur l'évolution des institutions? Il paraîtrait que certaines sociétés ou cultures (par exemple, Asiatiques) supportent mieux l'inflation économique que d'autres, ou que quelques sociétés et cultures encouragent mieux l'épargne individuelle et familiale que d'autres. Pourquoi est-ce que le taux de criminalité ou des crimes violents est relativement bas dans les villes géantes du Moyen Orient, comme le Caire ou Téhéran, ou même Istanbul? La pauvreté urbaine et le chômage y sont prononcés. Les conditions 'objectives' suggéreraient un taux de criminalité élevé.

Ce n'est sûrement pas parce que les forces de police sont plus efficaces et mieux formées, ni parce qu'il existe un système judiciaire compréhensif et rapide dans ses actes. Mais, l'on pourrait formuler l'hypothèse que les normes implicites et explicites de la société urbaine, le rôle de la famille, et, dans certains cas, du quartier (comme décrit par Naguib Mahfouz), de la religion, ainsi que le sens général de ce qui est acceptable et inacceptable contiennent les tendances vers une descente dans l'anomie et la criminalité.

Examinons brièvement le terme métissage. Au sens originel du terme, le métissage consiste en la progéniture des parents de race différente. Au sens large du terme, il est l'imbrication des sociétés entières. Il peut être le résultat de conflits entre égaux, l'imposition d'une culture dite 'supérieure' sur une autre dite 'inférieure', ou de l'immigration massive et continue.

Je ne suis aucunement persuadé que ce que l'on appelle la globalisation soit un phénomène nouveau et, ainsi, une force nouvelle du métissage à l'échelle mondiale. Ce qui est nouveau est le rôle actuel de l'informatique dans la vulgarisation et la propagation des préférences de consommation et, à un moindre degré, les valeurs.

Il est frappant, du moins pour moi, que notre capacité, partout dans le monde, de regarder 'l'autre' par le biais des chaînes de la télévision et de l'internet contribue à creuser (au lieu de combler) des fossés de non-compréhension, mépris et même de la haine entre diverses sociétés et cultures. De cette manière, l'informatique nous fait parvenir les images qui alimentent notre intolérance. Je ne veux pas exagérer. Je suis convaincu que la plupart des gens dans la plupart des sociétés cherchent la co-existence, mais la coulée des images et des informations qui caractérisent notre ère met une arme redoutable entre les mains des extrémistes de toutes couleurs.

Peut être chaque génération croit que le moment qu'elle vit est unique et particulièrement important (moi, par exemple, je le crois en ce qui concerne l'environnement), mais souvent nous avons profondément tort. Retournons 45 ans en arrière. La place: the American University of Beirut; la personne, l'historien Arnold Toynbee. Ses propos, librement traduits par moi-même:

1 Douglass North, *Institutions, Institutional Change, and Economic Performance*, Cambridge University Press, New York, 1990 [Back]

Il est donc possible à la lumière de ce chapitre de l'histoire...d'imaginer que, si une sorte d'empire ou d'hégémonie américaine soit établie sur la plupart du globe, ceux qui vont en bénéficier à la longue ne seront pas les Américains, mais plutôt certains de ces pays 'orientaux' sur lesquels l'Amérique aurait re-établi l'ascendance occidentale.

J'ai (déjà) cité Homs et les distingués empereurs et impératrices romains d'origine Homsite. Le peuple de Homs est encore une fois actif dans le nouveau monde d'aujourd'hui. On m'a dit qu'à Sao Paulo les Homsites sont très présents dans le monde des affaires de cette grande ville en plein essor. Je crois que si une sorte d'empire Américain serait établi, les principaux bénéficiaires en seront les hommes d'affaires [sic] Asiatiques: les Syriens, les Libanais, les Khojas (adhérants de l'Agha Khan), les Persans, les Gujaratis, les Sindhis, et surtout les Chinois, parce que quoi qu'il arrive en Chine, ou entre la Chine et les E-U, je crois qu'il est certain que le 'boutiquier' chinois continuera à conquérir le monde.

Je crois aussi qu'au fur et à mesure que ces peuples asiatiques s'avanceront économiquement, ce qui arrivera quelle que soit la situation politique, **ils s'avanceront culturellement aussi**. Le cadre de l'empire Américain mondial sera occidental; mais la vie vécue dans ce cadre deviendra de plus en plus non-occidentale. L'Europe de l'Ouest, d'abord, puis l'Amérique du Nord seront pénétrées et affectées par cette influence culturelle, non occidentale².

Toynbee voyait loin et clair. Il ne pouvait pas prévoir la globalisation dans le sens que nous attribuons à ce terme aujourd'hui, mais ayant vécu la grande dépression des années trente du dernier siècle, il savait pertinemment les effets de l'intégration de plus en plus profonde du marché financier mondial. Et, dans les propos cités ci-dessus, il concevait la globalisation comme un processus à deux sens, non à sens unique. Le cadre américano-occidental pouvait être 'supérieur', mais cette hégémonie apparente incorpore dans son intérieur les échelles par lesquelles les sociétés subordonnées pourraient pénétrer et un jour partager le système global.

Cette vision de métissage n'est pas du tout celle de Pierre Bourdieu. Pour lui,

"la globalisation économique n'est pas l'effet des lois de l'économie ni de la technologie, mais plutôt le produit d'une politique mise en oeuvre par un ensemble d'agents et d'institutions, et le résultat de l'application des règles, délibérément créées pour des fins spécifiques, pour réaliser la libéralisation du commerce, c'est-à-dire, l'élimination de tous règlements nationaux qui pourraient retarder les sociétés [internationales] et leurs investissements³."

Donc, pour Bourdieu, le processus de globalisation, qui comporte, à mon avis, une large mesure de métissage, est une voie à sens unique, voire à la domination et à la suppression

2 al-Kulliyah, *Juillet* (1957) [Back]

3 Ce texte est paru en Anglais. J'ai dû le retraduire, avec toutes mes excuses à Pierre Bourdieu qui mérite beaucoup mieux. Pierre Bourdieu, "Uniting to Better Dominate" (Unifier pour mieux dominer", *Items*, Social Science Research Council (New York), vol. 2, no.s 3-4, 2001 [Back]

de choix et de diversité culturelle. Si nous acceptons la définition du développement' avancée dans le rapport *Arab Human Development Report, 2002*, "Le développement humain pourrait être simplement défini en tant que le processus d'agrandir les choix⁴," la plupart des pays et sociétés, aux yeux de Bourdieu, sont voués au non-développement. Un débat face à face entre Bourdieu et Toynbee aurait été très intéressant.

Malgré les thèses de Samuel Huntington, le terme 'civilisation' ne m'enthousiasme point. Il atteint le sommet d'inexactitude. Revisitez Le Petit Larousse: la civilisation est "l'ensemble des caractères propres à la vie culturelle et matérielle d'une société humaine". Selon ce terme on peut parler de tout et de rien. Je ne peux faire mieux que citer Mahatma Gandhi qui répondit à la question "qu'est que vous pensez de la civilisation occidentale?" en disant "Je crois que ce serait une bonne idée".

Je prends, maintenant, mes distances des théories et des termes d'analyse pour avancer quelques propos empiriques. Je reste au fond de moi-même un positiviste. Je crois que l'on peut mesurer des phénomènes, avec, bien sûr, des importantes marges d'erreur, et que l'on peut établir une sorte de vérité relative. Je crois aussi que Pierre Bourdieu serait d'accord avec moi dans ce propos.

Dans l'analyse des cultures, des structures sociales, et des institutions nous sommes constamment devant l'énigme du poulet et de l'oeuf. Le changement social provoque, à la longue, un changement culturel et institutionnel. En même temps les structures sociales, les convictions partagées, et les comportements collectifs influencent les forces 'objectives' de changement.

Prenons quelques exemples: la remise de l'âge de mariage; l'enseignement de masse; le vieillissement des populations. Ces tendances sont assez faciles à mesurer. Dans les rives sud de la Méditerranée nous savons que l'âge du mariage moyen des jeunes femmes a augmenté considérablement pendant les dernières vingt années, surtout en milieu urbain. Le changement est dû à d'autres facteurs objectifs, tel que le coût de la vie urbaine qui nécessite que les deux conjoints soient dans le champs du travail. En même temps deux forces culturelles entrent en jeu face à ce changement. D'abord, la rareté des naissances en dehors du mariage dans ces sociétés (un effet religio-culturel) se traduit par une baisse étonnante de fécondité. Deuxièmement, la famille étendue (institution sociale) a tendance à se renforcer pour compenser la défaillance de l'équipement social en matière de crèches et maternelles.

Au Liban et à un moindre degré dans d'autres pays Arabes, nous commençons à voir le vieillissement des populations. Ce phénomène est le résultat de l'amélioration des conditions de santé et de la baisse de fécondité. Nous y voyons un changement de structure sociale profond. Quels effets culturels et institutionnels pourrait-il entraîner? Qui supportera les vieux: l'état? la famille? les émigrés? les fonds mutuels? rien et personne?

Quoique le Moyen Orient ne brille pas par son progrès dans le domaine de l'enseignement, le progrès est, néanmoins, très important. Si les institutions non-démocratiques font partie des traditions et des cultures dans le bassin Méditerranéen, que pouvons-nous attendre de cette explosion de lettrés et d'instruits, surtout dans un contexte économique qui absorbe plus facilement ceux sans qualifications et éducation?

Ces changements structurels ne se manifestent pas *ex-nihilo*; ils sont les produits des

4 UNDP (PNUD), Arab Fund for Social and Economic Development, *Arab Human Development Report, 2002*, UNDP, New York, 2002, p.15
[Back]

politiques et des structures de motivation. Il y a tant d'autres facteurs. Le réchauffement de la planète est l'effet des actions humaines (du moins, j'en suis convaincu), mais pour les secteurs agricoles du Moyen Orient le résultat possible est le dessèchement progressif de son environnement et, ainsi, ressemble à un phénomène naturel. Qu'est que cela veut dire à la longue pour les structures sociales du monde rural?

Je ne citerais que quelques exemples de changement qui sont partagés par presque toutes les sociétés du monde. Ils provoqueront, sans doute, des changements culturels et institutionnels. A mon avis, il est beaucoup plus important de comprendre quelles seront les 'réponses' culturelles à ces forces de changement que l'on peut mesurer avec plus ou moins d'exactitude, que de verser beaucoup d'encre sur le sens culturel du terme jihad. Notons bien: les réponses, qu'elles soient sociales, culturelles, ou incorporées dans des politiques publiques, ne sont pas données ou pré-déterminées. Dans ce sens Bourdieu ne voyait qu'une partie des effets de la globalisation.

Pour résumer, l'approche que je recommande, est de se concentrer sur deux phénomènes conjoints; d'un côté les processus de changement sociaux et économiques, que l'on pourrait mesurer plus ou moins exactement (fécondité, vieillissement, scolarité, distribution de la richesse, taux d'inflation, chômage, la place des femmes dans la force du travail, etc), et, de l'autre côté, les éléments constitutifs des cultures et des institutions. Les deux phénomènes sont des cibles mouvantes, et ils agissent l'un sur l'autre d'une manière réciproque. Ce sont les phénomènes mesurables que nous partageons tous.

Les réponses culturelles et institutionnelles peuvent varier et, en effet, souvent varient. Bien que le processus contemporain de globalisation rend les choix économiques et financiers quelque peu étriés, dans les domaines que je viens de citer ci-dessus, les choix sont ouverts et énormes. Confrontés par ces phénomènes, nous avons tendance à réagir soit par une condamnation morale (et, des fois, outragée) de tel ou tel choix (le traitement des femmes dans le Moyen Orient juxtaposé à la promiscuité sexuelle de l'Occident), soit par un relativisme lâche qui accepte tout.

En tant qu'académiciens, experts de la vie sociale, historiens, économistes, et autres, nous avons le devoir d'insister sur les forces prépondérantes qui nous lient, non seulement à travers les sociétés du bassin Méditerranéen, mais à travers le monde entier.

Avec ceci, je rentre à mes dossiers et au rôle de fonctionnaire-en-chef de l'AUB.

Je vous remercie de votre attention.